

LIRE LA GUERRE EN FRANCE ET EN ALLEMAGNE

par Jean Verrier et Dorothee Röseberg**

Sous le titre « Ecrire la guerre ? », s'est tenu, à Paris et à Dunkerque, en décembre 1990, un colloque organisé par des enseignants de littérature française de l'université Paris VIII-Saint Denis et de la section de « romanistique » de l'université Humboldt de Berlin (ex-RDA). Il couronnait cinq années au cours desquelles a été étudiée la représentation de la guerre, et principalement des guerres franco-allemandes, dans la littérature française du 20^e siècle. Une anthologie de 99 textes a été constituée.

Deux chercheurs, un à Berlin et un à Paris, se sont particulièrement intéressés aux manuels scolaires et à la littérature de jeunesse. Dans chacune des deux universités, ils animaient une équipe d'enseignants ou d'étudiants se destinant à l'enseignement du français. Parmi les premières causes de surprise des Allemands à la lecture des manuels français on relève la présence de textes littéraires dans les manuels d'Histoire, les prolongements vers la littérature de jeunesse offerts par des manuels de français pour le collège (par ex. le manuel de 3^e *Mots et merveilles* des éditions Magnard), et l'ouverture de certains manuels et anthologies du 20^e siècle à des points de vue diffé-

rents sur la guerre (la présence de textes d'Ernst Jünger en a choqué plus d'un).

La question : « Peut-on écrire la guerre après Auschwitz et Hiroshima ? » qui a guidé les deux équipes pendant leurs lectures de textes de guerre et sur la guerre, se pose de façon particulière quand ces textes sont lus par de jeunes lecteurs, que les textes leur aient été destinés ou non. Cette question devient alors : peuvent-ils lire ces textes ? qu'en retiennent-ils ? sont-ils choqués ? édifés ? Car ils sont les lecteurs les plus éloignés de l'expérience de la guerre, dans le temps et affectivement, et ils sont aussi ceux auxquels il importerait le plus que la mémoire en fût transmise.

* Université Paris VIII - Saint-Denis.

* Université Humboldt de Berlin.

La guerre dans la littérature de jeunesse en France

L'actualité du thème des enfants dans la guerre n'est plus à démontrer : qu'on se reporte à la sélection des livres pour l'année 1990 de « La Revue des livres pour enfants », qu'on se souvienne que la nouvelle primée en 1990 à l'issue du concours « Nathan-Le Monde » auprès de 30 000 jeunes de 12 à 15 ans avait pour principaux personnages deux enfants dans un pays européen en guerre, exactement comme dans le roman choisi pour une récente enquête commandée par le Conseil de l'Europe : *Le grand cahier* d'Agota Kristof (Points Seuil, 1986).

Les trois romans pour la jeunesse dont on a choisi un extrait pour l'anthologie sont *La Crevasse des maquisards* d'Henri Spade (Livres de poche Jeunesse, 1984), *Rouge Braise* de Rolande Causse (Gallimard, Folio Junior, 1985) et *La maison vide* de Claude Gutman (Gallimard, Page Blanche, 1989).

On a retenu dans le premier d'entre eux le jeu de la « focalisation interne variable » qui, selon le vœu de l'auteur, « permet de pénétrer à l'intérieur des êtres ». Elle permet de passer de la « peau » des maquisards à celle du capitaine allemand qui les traque et pour qui ils ne sont que des « terroristes ». En suivant les pensées de Von Raustein le lecteur apprend aussi que sa femme et son fils aîné ont péri dans les bombardements des populations civiles allemandes de 1944 : « le chagrin réchauffait sa haine » même si pour lui Hitler est « un fou meurtrier ».

On s'est interrogé aussi sur l'ambiguïté de l'effet de la focalisation interne à propos de *La mort est mon métier*, de Robert Merle, autobiographie fictive du commandant du camp d'Auschwitz qui passionne des élèves de la classe de 3^e et était connu et apprécié en RDA. Le récit étant à la première personne, le lecteur est placé dans la peau et les



Ruse de guerre, ill. J. Prunier
in : « Je bouquine », n°80, Bayard-Presses

pensées de Rudolf Lang (alias Rudolf Hoess) comme il l'est dans celles de Von Raustein. Conduit à comprendre de l'intérieur le personnage, comme Meursault dans *L'Étranger* de Camus, le jeune lecteur ne sera-t-il pas conduit à le comprendre, à l'excuser ? Camus, en écrivant *L'Étranger* militait contre la peine de mort ; Merle ne milite évidemment pas contre la condamnation de Hoess. Mais des professeurs de collège et de lycée hésitent à proposer la lecture de *La mort est mon métier* à leurs élèves.

La maison vide est également écrit à la première personne. En 1944, David a 15 ans et il écrit pour se libérer de ce dont il se sent coupable : ne pas avoir suivi ses parents et ses amis dans la mort. Par cette fiction de journal autobiographique se trouve assurée de façon convaincante l'articulation de la parole enfantine et de l'écriture. Plusieurs œuvres récentes, de fiction, qui ont pour sujet la seconde guerre mondiale, ont pour personnages principaux un ou deux enfants. Claude Gutman met en scène un enfant dans la guerre mais ce n'est pas une autobiographie puis-

qu'il est né après la guerre. Ça pourrait être l'histoire de son père. Pour lui, et il s'en est expliqué, la génération de ses parents victimes de la guerre et du génocide nazi, n'a pas pu dire ou écrire cette expérience, mais les gens de la génération suivante, pour qui elle est de l'ordre du fantasme, peuvent l'écrire à travers la fiction du témoignage en direct. Du même coup ces romans où apparaissent des enfants ou des pré-adolescents attirent de jeunes lecteurs qui peuvent s'identifier au personnage principal.

De la lecture de *Rouge Braise* par des élèves d'une classe de 6e de Fontenay-sous-bois on a surtout retenu que, pour la majorité d'entre eux, le passage le plus intéressant est celui où la jeune héroïne, Dounia, retrouve ses parents et que la principale conséquence de la guerre sur sa vie est qu'elle aura été séparée d'eux et obligée de se réfugier en province avec sa grand-mère. Arrestations, tortures, incendies ne sont cités que par deux ou trois élèves. Ce couple de « fonctions » : perdre/retrouver ses parents est retenu par le folkloriste Vladimir Propp comme caractéristique de la structure des contes merveilleux.

Même importance donnée à ce couple de fonctions par les 75 lecteurs de *Ruse de guerre*, court roman de Gilles Perrault paru dans le numéro d'octobre 1990 de « Je Bouquine » (Bayard Presse), dont on a pu dépouiller le courrier. C'est le récit de la nuit qui précéda le débarquement du 6 Juin 1944 telle que l'ont vécue deux jeunes enfants. Cela n'empêche pas ces mêmes lecteurs de manifester un très grand intérêt pour « l'histoire vraie », l'information sur cet épisode de l'histoire de France. Et de le rapprocher de l'actualité la plus brûlante : « *C'est au goût du jour : la guerre contre l'Irak n'est pas si loin que ça. J'espère que les enfants d'Irak n'auront pas à subir ce*

que les enfants ont subi pendant la deuxième guerre mondiale, ce qu'ils subissent au Liban, dans tous les pays en guerre. » (lectrice, 15 ans). Pourtant on est frappé de leur absence de réaction explicite aux épisodes les plus cruels (un jeune caporal allemand est amputé du bras, un parachutiste américain est tué sous leurs yeux, etc.) : ils ne citent jamais ces passages. Enfin ils sont très sensibles à « la morale de l'auteur » qui fait un portrait attachant du soldat allemand logé dans la maison des enfants : Hans, brave grutier de Hambourg, anti-nazi, dont la famille, comme celle du capitaine allemand de *La crevasse des maquisards*, a péri sous les bombardements au phosphore de l'aviation anglaise.

Lectures allemandes de textes français sur la guerre

Ruse de guerre a été également lu par des étudiants allemands de 18 à 23 ans de l'université Humboldt de Berlin. Pour la plupart d'entre eux c'était la première fois qu'ils lisaient un roman sur la deuxième guerre mondiale du point de vue français. Pourtant ils avaient lu toute une littérature « antifasciste » sur cette guerre, avec des auteurs qui ont vécu en RDA après la guerre comme Apitz (*Nu parmi les loups*), Anna Seghers (*La septième croix*), Brecht, Becher, Bredel, ou des auteurs soviétiques comme Scholchov, Fadejev, Simonov, etc., dont les textes figurent dans les programmes officiels dans l'optique d'une éducation antifasciste et qui devait favoriser l'amitié germano-soviétique. Dans les listes officielles ne figurait aucun texte d'auteur français, anglais ou américain. Au terme d'une enquête menée auprès de 30 élèves de la dernière année du collège, seuls sont cités les auteurs allemands et soviétiques ; en revanche les auteurs allemands cités dans les manuels français : Remarque (pour la guerre de 14-18), Böll, Jünger... leur sont tous inconnus (Jünger

n'était pas édité en RDA). Mais les manuels français ignorent les auteurs soviétiques (Soljenitsyne qui apparaît dans un manuel français sous la rubrique « Littérature des camps » était interdit en RDA). Des auteurs comme Vailland, Céline, Genevoix, Guéhenno... cités dans les manuels français, sont inconnus des étudiants allemands. Etonnement de leur part de ne pas trouver Robert Merle, vedette en RDA. Totale ignorance de thèmes comme ceux de l'exode ou de la collaboration, alors que celui de la résistance leur est familier.

Tous les jeunes lecteurs allemands de *Ruse de guerre* sont intéressés par l'image contrastée que donne Gilles Perrault des soldats allemands. Hans attire bien sûr la sympathie de tous, mais il est toujours cité en référence au jeune soldat hitlérien Karl Schröder. Pour eux c'est l'occasion de s'interroger sur le rôle de leurs grands-pères pendant cette guerre. Cinq étudiants disent qu'ils ne savent pas ce que leurs grands-pères y ont fait et regrettent de ne pas le savoir. Il était entendu qu'en RDA il n'y avait que des antifascistes, c'était un sujet tabou qu'on ne pouvait aborder en famille.

Contrairement aux lecteurs français, aucun lecteur allemand n'évoque les guerres du Proche-Orient, d'Afrique ou d'Amérique latine. Aucune référence à l'Irak ou au Koweït. Ce qui compte pour eux, dans la perspective de l'unification de l'Allemagne et de son intégration au sein de l'Europe, et avec la montée du néo-nazisme et du racisme, c'est de repenser l'histoire du IIIe Reich.

Les soldats américains de *Ruse de guerre* leur font irrésistiblement penser aux soldats soviétiques des récits de guerre qu'ils connaissent : de bons soldats qui ont libéré leur pays du nazisme et qui offrent du chocolat aux enfants. Si la moitié des étudiants ont beaucoup apprécié le roman et souhaitent en conseiller la lecture aux jeunes Allemands qui apprennent le français,

d'autres s'inquiètent du fait qu'il ressemble à un roman d'aventures, et craignent que la guerre ne soit qu'un jeu pour les enfants, faisant appel à la ruse, à un peu de courage et à la chance. « *Il faut éviter cela à tout prix* », dit une étudiante. Enfin une autre étudiante se dit vexée de la façon dont l'auteur fait parler Hans en français : il a un fort accent, stéréotypé, celui que les auteurs français attribuent à tous les Allemands, et en une longue page elle tente de prouver combien cela est faux et méprisant. Une réaction qui va certainement à l'inverse des intentions de l'auteur, car Hans est un personnage très sympathique pour tous les lecteurs français, mais réaction qui mérite qu'on s'y arrête, au-delà bien sûr des relations franco-allemandes.

Que de jeunes lecteurs français et de jeunes lecteurs allemands aient des points de vue différents sur des textes consacrés à la deuxième guerre mondiale n'étonnera personne. Mais derrière les différences de lecture liées aux différences de références historiques, on devine d'autres causes qui tiennent à la façon dont les institutions scolaires respectives définissent le rapport à la littérature et génèrent des manières de lire différentes. Pour les jeunes Allemands de l'ex-RDA les textes littéraires en général, et particulièrement ceux qui traitent de la guerre, doivent avoir une fonction éducatrice. Celle-ci est la version « pédagogique » d'une idéologie d'Etat où l'antifascisme a servi à légitimer l'existence même de cet Etat allemand : la RDA, en face de l'autre Etat allemand : la RFA. Certes, l'Histoire va vite et cela va devenir de l'histoire ancienne. De l'autre côté, le côté français, on pourrait se croire à l'abri de toute imposition idéologique forte. Mais il ne faut pas oublier que l'idéologie, surtout la sienne, est ce qui va de soi, ce qu'on ne voit pas, et on peut profiter de cette expérience historique pour lire à gros traits ce qui court partout en filigrane. ■